

J'aime particulièrement Bergson, même si parfois je trouve sa philosophie trop académique. Comme m'avertit un ancien, on ne marche pas en forêt pour de bon en la parcourant seulement en foulant ses sentiers disséminés en elle ; pour la considérer, il faut savoir se risquer à ces endroits d'elle où nos pas ne se rangent pas à autant de foulées dictées par avance, sous le diktat d'une surface devenue, à force d'être empruntée, un genre de sens obligatoire.

Bergson a traité à plusieurs reprises, en s'aidant du talent qui est le sien, du néant, sans se demander réellement pourquoi nous étions sensibles à ces éventualités.

Comme je l'écrivais un jour, notre absence de nature — et bien plus une nature synonyme d'absence — demeure en nous un « nous » se refusant à être et nous inspirant cette possibilité qu'il puisse y avoir, à un endroit de cette dimension, un lieu où le rien en question serait moins encore que ce qu'il est, au point de se faire néant ; alors que ce néant ressenti ne traduit qu'une constante en nous, nous apprenant que, par rapport à ce réel contenant en lui tout ce qui est, nous exprimons une forme de distance, et que ce

même néant, très exactement, se loge au sein de cette distance-là.

À ce jeu, Sartre commit, à mon humble avis, une inversion : le néant ne provient pas de notre faculté à distinguer ce qui n'est pas ; ce qui n'est pas, en nous, se reconnaît dans ces autres absences que notre vie, au jour le jour, nous impose et inflige à notre entendement de les considérer.

Beaucoup de penseurs, sans doute par crainte et pour conserver en eux autant de fonds de croyance, ne voulurent pas reconnaître ces conséquences mécaniques, qui banalement nous permirent. Comme je l'expliquerai au fil d'un chapitre à venir, peut-être sommes-nous le résultat, sur cette planète, d'un réel à bout de souffle, ne possédant plus la force d'éliminer ces finalités de lui, ne sachant pas le représenter lui très exactement, pour n'être pas aussi réelles que ce qu'il est. À partir de cette possibilité, souffrons-nous d'une espèce de manque rédhibitoire qui nous conduit à commettre d'autant plus d'impairs qu'inconsciemment nous nous refusons à considérer ce même manque à hauteur de ce qu'il est.

Dit autrement, j'oserai prétendre qu'il ne nous sert à rien d'user de tous les moyens possibles pour être coûte que coûte. Quoi que nous entreprenions à ce propos, cette carence qui nous occupe nous empêchera à jamais, à ce même sujet, d'atteindre notre but, simplement parce qu'en fonction de ce qui nous constitue, il n'existe pas pour nous de but réel, voulu de surcroît à partir de nous seuls.

D'ailleurs, ma théorie, pour mieux encore me convaincre, use de ce que devient notre environnement naturel. À vouloir être, cette volonté, par l'énergie qu'elle réclame, nous amène à détruire ici-bas la représentation première du réel en personne. Nous sommes tellement peu que notre acharnement à vouloir être, inverse cette donne et dévore ce qui est. Cette constatation met plus encore en avant, au moins à mon analyse, les prémices d'une faillite touchant ce réel qui est le nôtre, ne parvenant plus non seulement à ne pas produire ce qui ne lui correspond pas, comme à ne pas l'éliminer avant que celui-ci ne l'endommage.